L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX: Rue de Chartres No. 73 — NOUVELLE-ORLEANS, LUNDI MATIN, 10 JUILLET 1893. — 66ème Année

[illegible]

NOUVELLE-ORLEANS LUNDI 10 JUILLET 1893.

[illegible]

PRIX DE L'ABONNEMENT.

EDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

Un numéro détaché, à la semaine, avec les porteurs.

EDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

BATEAUX SOUS-MARINS.

Le problème de la navigation sous-marine est à peu près résolu, au moins au point de vue militaire. Comme pour le ballon dirigeable, qui est à la veille de prendre son vol du parc aérostatique de Meudon, à Paris, ce sont des Français qui ont réalisé ce miracle scientifique.

On vient, en effet, de lancer, à Toulon, un navire sous-marin, le "*Gustave-Zédé*," qui offre tous les *desiderata* de la marine en cette matière.

Son inventeur, ancien directeur des constructions navales, lui a donné son nom et l'a établi sur les chantiers du Mourillon, où il travaille depuis quatre ans.

C'est un bateau de quarante mètres de long, ayant la forme d'un fuseau allongé, mû par deux hélices, verticale et horizontale, et pouvant contenir douze hommes d'équipage.

Avec le *Goubet*, le *Morse*, actuellement en construction, et le *Gymnote*, la marine française est dotée de quatre bateaux sous-marins. Seuls le *Gustave Zédé* et le *Morse* sont pratiquement utilisables. L'un est attaché au port de Toulon, l'autre aura pour mission de défendre Cherbourg.

Pour se rendre compte des progrès réalisés depuis trois ans, il suffit de savoir que le *Goubet* a seulement 5 m. 60 de longueur sur 1 m. 53 de largeur; le *Gymnote*, 18 m. sur 1 m. 80. Nous avons déjà dit que le *Gustave Zédé* développait 40 mètres.

En raison de leur exiguïté, ces engins avaient une vitesse très restreinte; le *Gymnote* filait seulement deux nœuds à l'heure. Aux essais, on espère que le nouveau bateau aura une vitesse suffisante pour être utilisé en cas de guerre.

Son éminent constructeur compte également éviter les plus graves inconvénients des deux autres petits navires: l'instabilité très dangereuse, car à la moindre erreur, au plus petit accident de machine, tout était sans merci précipité au fond de la mer; le défaut de direction, le voisinage des moteurs électriques communiquant à la boussole des mouvements désordonnés; enfin, la cécité absolue du bateau, l'eau de la mer étant opaque à une très faible profondeur. Le *Gustave-Zédé* naviguerait mieux que le poisson dans l'eau.

Ainsi se trouverait réalisée la si ingénieuse création de Jules Verne et de son imaginaire *Nautilus*, dans "*Vingt mille lieues sous les mers*."

On s'occupe seulement depuis 1886, sur l'initiative de l'amiral Aube, alors ministre de la Marine, de l'étude officielle de la navigation sous-marine, mais, depuis longtemps, la question est à l'ordre du jour du monde scientifique.

Rappelons, pour mémoire, cette légende qu'un ingénieur aurait construit un bateau submersible pour délivrer Napoléon, prisonnier sur le rocher de Sainte-Hélène. Le navire aurait parfaitement fonctionné, mais, malade, l'empereur déchu ne put venir à la côte en temps utile, ce qui fit avorter cette conspiration.

En 1833, l'amiral Bourgeois construisit un bateau sous-marin. Au jour des expériences, il s'immergea parfaitement; mais, ne pouvant en ressortir, il coula au fond du bassin avec l'équipage, qu'on put d'ailleurs sauver.

Le même accident faillit arriver au *Goubet*, en 1890, en rade de Cherbourg. Notre confrère Emile Gautier se trouvait à bord avec l'inventeur; ayant fait une fausse manœuvre, le sous-marin s'enfonça précipitamment et se serait à jamais submergé sans une masse de plomb de 900 kilos fixée à la cale qu'on put lâcher en temps utile comme une ancre de salut ou mieux, un parachute marin.

Dans ce bateau d'airain, forcément étanche, les hommes vivent dans une commodité parfaite, avec plus de confort que sur les torpilleurs ordinaires. La respiration est assurée par l'air et l'oxygène comprimés qui s'écoulent automatiquement mélangés à la pression naturelle.

En sortant du navire, où ils peuvent rester douze heures, ils sont frais et dispos. Ajoutons ce détail intime, qu'ils accomplissent sans gêne toutes les fonctions communes aux marins et aux autres hommes.

Comment le *Gustave Zédé* est-il submersible et dirigeable, comment son capitaine peut-il éviter les obstacles et atteindre, sous les eaux, le but assigné? Sans entrer dans les détails d'exécution, qui restent un des secrets les plus graves de notre défense nationale, nous pouvons indiquer les principes généraux.

Pour permettre au navire de plonger, on se basait sur le principe d'Archimède en le rendant plus lourd que l'eau. Avec un double système de pompes, il emmagasinait ou rejetait de l'eau à volonté. Ce procédé d'immersion était très dangereux, car à la moindre avarie de machine, le bateau s'enfonçait. Avant qu'il atteigne le plafond de la mer, il aurait été écrasé par la masse liquide placée au-dessus de lui.

On a adopté un nouveau système pour le *Gustave Zédé*. Il repose sur le principe des plans inclinés. Les gouvernails attaquent l'eau sous un angle plus ou moins faible, selon qu'on veut plonger plus ou moins profondément.

Alors, le navire nage; mais il peut rester pendant plusieurs heures immobile entre deux eaux, ce que, disent les naturalistes, ne fait aucun poisson. En cas d'avarie ou de léthargie des machines, au lieu de couler à pic comme le *Goubet* et le *Gymnote*, il remonterait à la surface, car il est moins lourd que l'eau.

Dès qu'il est complètement immergé, le bateau était aveugle, on laisse hors de l'eau une portion de lui-même invisible, même à une très faible distance et par une mer calme. On a muni le *Gustave-Zédé* d'un "périscope," miroir spécial, qui, porté à l'extrémité d'un long tube vertical, permet à son pilote de voir à l'intérieur tout en restant complètement immergé, lui et sa machine, à une faible distance au-dessous de la surface de l'eau.

En temps de guerre, quand un navire ennemi sera signalé au bateau sous-marin, il partira en s'assurant minutieusement de sa direction, puis, émergeant de temps à autre son périscope, pour rectifier sa position, il foncera sur son adversaire.

Si la torpille manque son but, il ira sous les flots s'accrocher aux flancs du navire, fixera une mine qui éclatera peu après son départ, engloutissant d'un seul coup des centaines d'existences, fussent-elles portées par le plus formidable géant des mers. Et cependant les vigies n'auront rien aperçu dans la mer immense et déserte.

Tel est ce merveilleux et redoutable engin militaire qui assure une incontestable supériorité à la marine française et, s'il réalise ses promesses scientifiques au jour du péril national, rendra les côtes de France et d'Algérie invulnérables, par sa puissance mystérieuse.

Lui et Elle sont arrêtés à la vitrine étincelante d'un bijoutier.

Lui.—Voyez donc, ma chère, quels magnifiques pendants, là-bas, tout à gauche.

Elle.—Des pendants.... oh! mon ami, je suis tout oreilles!

Au Salon des Champs-Elysées, hier [illegible]

FEUILLETON.

CENDRILLON

GRAND ROMAN INEDIT

—PAR—

EMILE RICHEBOURG.

TROISIEME PARTIE.

LES MISERABLES.

(SUITE.)

Pendant des semaines, Armande restait seule à New York, ignorant où était le faux baron et ce qu'il faisait, car elle recevait très rarement de ses nouvelles.

A son retour, il se plaignait de ses fatigues, de ses nombreux ennuis sans cesse renaissants. Et si, alors, Armande se permettait une observation, il lui imposait silence avec une sorte de brutalité.

Elle n'avait plus à se faire illusion, soit qu'il fût complètement absorbé par ce qu'il appelait "ses affaires" ou que la satiété fût venue, Gaston se détachait d'elle. Elle ne laissa rien voir de ce qu'elle ressentait; mais elle souffrait beaucoup. Son châtiment commençait.

Le faux baron de Bonneterre en était aux expédients, et pour ne pas diminuer trop sensiblement le train qu'il avait mené jusqu'alors, il se lançait, parfois avec succès, dans toutes sortes de tripotages, quand il ne demandait pas à la chance qu'il avait au jeu de le remettre momentanément à flot.

Mais on ne rencontre pas tous les jours des joueurs débonnaires et les tripotages d'affaires sont dangereux, surtout quand on se sert de l'argent et du crédit des autres. L'aventurier sentait que le terrain ne tarderait pas à manquer sous ses pieds, et il était à l'affût d'une circonstance qui lui permettrait de traiter une grosse affaire commerciale ou financière, laquelle pourrait rétablir sa fortune pour longtemps.

En attendant, il fallait toujours et quand-même faire bonne figure, ne pas cesser de jeter de la poudre aux yeux.

Un jour qu'il allait partir pour un de ses mystérieux voyages, Armande lui dit qu'elle n'avait plus d'argent et lui en demanda.

—Je n'en ai pas, répondit-il, je ne puis t'en donner.

—C'est bien, je vendrai mes bijoux.

—Jamais cela, jamais! s'écria-t-il; on dirait tout de suite que nous sommes ruinés, je perdrais tout crédit, mes futures entreprises seraient compromises, enfin tout serait perdu!

—Mais, alors?...

Il la regarda fixement, les yeux dans les yeux.

—A quoi donc te sert ta beauté? lui dit-il cyniquement; je connais tels et tels financiers ou tels et tels gros négociants qui te mettraient dans la main mille dollars pour un sourire, dix mille pour un baiser.

Armande tressaillit, pâlit, mais ne répondit pas.

—Ah! voilà donc ce qu'il veut! pensa-t-elle.

Elle avait, plus que jamais, sa cour de soupirants et d'adorateurs, qui étaient tout prêts à consoler la ravissante baronne délaissée par son mari.

Armande était alors dans tout l'éclat de sa beauté. Elle était bien le type de la femme faite pour les aventures et née comédienne d'amour.

Avec une incroyable habileté, elle encourageait en même temps plusieurs de ses soupirants, passionnément épris, et choisis parmi les plus riches, naturellement.

Jouant son rôle jusqu'au bout, elle ne permettait pas qu'on lui offrit de l'argent, mais elle acceptait des bijoux de prix, cadeaux qu'elle savait se faire donner, en procédant avec une adresse raffinée.

—Je ne le porte pas, disait-elle en parlant de tel ou tel bijou, à cause de mon mari, vous comprenez.... mais c'est un souvenir que je conserverai précieusement.

Les bijoux étaient remis au faux baron de Bonneterre, qui allait les vendre dans une autre ville. On se procurait ainsi de nouvelles ressources.

Mais Gaston était un gouffre qui aurait englouti des millions. A Paris, il n'avait jamais été véritablement ce qu'on appelle un joueur; mais, en Amérique, il avait été atteint par la passion du jeu, de toutes, peut-être, la plus funeste. Et quand il se trouvait devant un tapis vert, les cartes à la main, il jouait avec acharnement, avec frénésie.

Il gagnait quand il n'avait pas affaire à plus malin que lui; car bien qu'il fût déjà expert en l'art de corriger la fortune, il se trouvait souvent en face de joueurs encore plus habiles, et qui, prestement, vidaient ses poches.

On adore le jeu en Amérique; on y joue autant et même plus que partout ailleurs, et les *grecs* de toutes les nations se donnent rendez-vous aux Etats-Unis.

Trop souvent le faux baron était battu par ses maîtres, et alors il sortait du tripot complètement décavé.

Ce qui venait d'un côté s'en allait de l'autre, et l'avenir apparaissait toujours aussi sombre....

Une circonstance vint, tout à coup, ouvrir de nouveaux horizons aux deux coureurs d'aventures.

V

L'UN VAUT L'AUTRE.

Dans les premières années de son séjour à New-York, Gaston de Melville, tout à sa nouvelle existence, ne s'était guère inquiété des choses de France et moins encore de savoir ce que devenait sa femme.

Cependant, l'idée lui en vint un jour. Se disant chargé par une personne honorable de Boston d'avoir des renseignements sur une certaine dame Melville, ayant à Paris une maison de broderies de luxe, il pria un notable commerçant de New-York de vouloir bien se faire donner les renseignements demandés par un de ses correspondants de Paris.

La réponse du correspondant ne se fit pas longtemps attendre.

Les renseignements fournis stupéfièrent le faux baron.

Il était dit que la maison Melville avait obtenu une première médaille d'or à l'Exposition de 1867, que, depuis cette époque, elle avait si bien prospéré qu'elle était considérée actuellement comme la première de *Paris*, dans son genre, et la plus importante du monde entier.

"Comme fortune la maison Melville, disait-on, est on ne peut mieux méritée; elle est due tout entière à l'intelligence et à l'activité déployée par Mme Melville dans la direction de ses ateliers, par son honorabilité et ses excellents rapports avec sa riche clientèle.

Il était dit, en outre, que Mme Melville avait maintenant une belle fortune et qu'elle venait, tout récemment, de donner un magnifique exemple de piété filiale en réhabilitant la mémoire de son père, l'ancien armateur Ginoux, du Havre.

Et le correspondant bien renseigné, racontait que l'armateur Ginoux, après avoir été déclaré en faillite, avait obtenu son concordat; mais que, malgré cela, sa fille avait voulu que ses anciens créanciers ou leurs ayants droit fussent tous complètement désintéressés, ce qui avait lieu par les soins du notaire de Mme Melville, Me Turgan.

Le correspondant ajoutait que des créances, qui n'avaient pas été *produites* à la faillite, avaient même été soldées, et que Mme Melville avait donné l'ordre au notaire de recevoir également les créances, restées inconnues, dont le payement pourrait être ultérieurement réclamé.

L'imagination du faux baron de Bonneterre se mit au travail, et, comme il n'était pas homme à reculer devant certaines difficultés, pas plus qu'en face de n'importe quelle mauvaise action à commettre, il se demanda s'il ne pouvait pas produire de fausses créances, en se servant de noms d'honorables négociants des Etats-Unis avec lesquels il lui serait facile d'entrer en relations.

Il pensait alors aux divers papiers qu'il avait emportés de Paris et que heureusement, il n'avait pas détruits, comme s'il eût eu le pressentiment qu'ils pourraient un jour lui être utiles.

Son esprit était d'une fécondité extraordinaire surtout quand il s'agissait de choses ténébreuses. Il existe de ces hommes qui ont le génie du mal.

Gaston de Melville [illegible]

[illegible] faires avec l'armateur Ginoux. Très souple, très intelligent, il était toujours facile de se plier aux nécessités du moment.

Il trouva dans ses papiers les noms de plusieurs négociants, à qui M. Ginoux, pendant des années, avait acheté des marchandises. Il fit choix de quatre maisons, deux à New York, une à Chicago, et une autre à Philadelphie. Ces maisons étaient les plus importantes des Etats-Unis pour l'exportation.

Celle de Chicago, dont le chef actuel était M. Jacobley, exportait des cotons, du blé, des huiles et principalement des peaux et fourrures provenant des pays canadiens.

Les deux maisons de New York et de Philadelphie fournissaient aux navires européens des cargaisons de denrées coloniales, de salaisons, de froment, de cuivre et d'étain.

M. Blockmann, d'origine allemande, le chef d'une des maisons de New-York, était un des plus grands armateurs d'Amérique.

Le soi-disant baron de Bonneterre se fit présenter aux négociants dont les noms devaient lui servir.

Il fut bien accueilli, comme semblaient l'exiger ses belles manières et ses titres de Français et de baron.

Il avait, disait-il, l'intention d'entreprendre de grandes opérations commerciales avec la France; il était en bonnes relations avec les plus importantes maisons des villes maritimes françaises. Il citait des noms plus ou moins connus, pris au hasard dans le Bottin.

Tout cela pour se faire remettre du papier à lettres avec en-tête, trouver le moyen de soustraire des factures et d'autres papiers portant la signature des négociants, ce à quoi il réussit.

Tout marchait à souhait; mais ce n'était que le commencement d'exécution du plan arrêté.

Gaston de Melville allait devenir faussaire.

Oh! cela ne le faisait pas trembler. Un voleur emploie tous les moyens pour voler. Le faux en écriture n'est qu'une des formes multiples du vol.

Sans doute, le faux reste comme preuve indéniable du crime commis et est une arme terrible dans les mains de celui qui le possède. Mais, bah! de Melville n'avait de cela nul souci. Il se disait:

—Ma femme est riche, j'ai un moyen de lui tirer de l'argent, j'en use. Quoi qu'il puisse arriver, je ne risque rien.

Il ne craignait qu'une chose: c'était que Me Turgan, le notaire, ne refusât de payer la première fausse facture qu'il lui ferait présenter.

Et en pensant que son plan, si habilement conçu, si bien édifié, pouvait s'écrouler tout d'un coup, comme un château de cartes, une rage sourde grondait en lui.

Alors, c'est à sa femme elle-même, à sa femme riche qu'il en voulait.

Il sentait courir dans ses veines un frisson aigu, ce frisson de l'homme qui éprouve une émotion subite, violente, frisson qui détruit une espérance ou fait naître l'effroi et provoque, quelquefois, un désir de vengeance cruelle.

Il se mit à l'œuvre.

Seul, enfermé dans une pièce où personne n'avait le droit d'entrer, pas même Armande, il passait de longues heures à imiter les écritures et les signatures, et cela avec un véritable talent de faussaire.

Certes, ce fut un travail laborieux et de patience.

Imiter une seule écriture n'eût été rien pour lui; mais il y en avait cinq, six et plus: les écritures de l'armateur Ginoux et de ses principaux employés et celles des négociants américains.

Il travaillait sans relâche, avec ardeur, comparant, déchirant et brûlant, améliorant sans cesse. Il étudiait la forme de chaque lettre, ses pleins, ses déliés, la façon dont les mots étaient jetés, l'inclinaison de l'écriture, le mouvement des majuscules; rien ne lui échappait.

Il arriva enfin à l'imitation parfaite. Et, content de lui, il se dit:

—Je suis fort, très fort!

Alors il se livra à un autre travail.

Il s'agissait de vieillir, de jaunir certains de ces papiers, de même que l'écriture.

En cela aussi il réussit merveilleusement grâce à certaines compositions chimiques qu'il put se procurer dans un laboratoire de chimie.

Alors, sans hésiter, il fabriqua, avec les diverses pièces à l'appui, une facture de cinquante et quelques milliers de francs, ce total représentant une certaine quantité de marchandises, soi-disant livrées à un capitaine au long cours de l'armateur Ginoux.

Le tout fut envoyé à un homme d'affaires véreux de Paris, avec lequel de Melville avait eu autrefois des relations et qu'il connaissait bien.

Pour la circonstance, le baron de Bonneterre se donnait comme agent commercial et se disait chargé d'opérer le recouvrement d'un assez grand nombre d'anciennes créances, tant à Paris que dans d'autres villes d'Europe. Et il prévenait l'homme d'affaires que, bien certainement, il aurait encore besoin de lui.

Enfin, c'était fait. Mais le coup audacieux allait-il réussir?

On comprend dans quelle anxiété le faussaire attendit, comptant les jours.

Un matin, une lettre de l'homme d'affaires de Paris arriva. Ce fut d'une main tremblante que le faux baron décacheta l'enveloppe. Mais presque aussitôt ses yeux étincelèrent et il laissa échapper un cri de joie.

Le notaire avait payé et à la lettre était joint un chèque de quarante-neuf mille francs sur la maison de banque Smith et Bradlife de New-York. Le correspondant parisien s'était payé d'abord, en retenant dix pour cent de commission.

Grâce à cet argent, aux chances du jeu, le baron et la baronne de Bonneterre, qu'on avait pu croire momentanément gênés, continuèrent à vivre luxueusement pendant une année.

Alors, ne voulant pas avoir à lutter comme précédemment contre des difficultés pécuniaires, de Melville lança sur Paris la deuxième facture fausse.

Elle fut payée, comme la première, et le faux baron empocha la somme, déduction faite de la commission, bien entendu.

Il se frottait les mains; et cependant il s'étonnait qu'un notaire de Paris pût être aussi facilement dupé. Mais, après tout, il n'avait pas à s'en plaindre.

—Décidément, se disait-il, c'est une mine d'or que j'ai trouvée; je serais trop bête si je ne continuais pas à l'exploiter.

Toutefois, il sentait qu'il ne devait pas aller trop vite et qu'il lui fallait agir avec une extrême prudence.

Me Turgan n'avait pas été aussi dupe que le pensait le faux baron; il avait retiré la première facture à son corps défendant et la deuxième plus encore à contre-cœur. Mais Mme Melville lui avait dit, après avoir attentivement écouté ses observations:

—Payez, mon cher notaire, payez!...

Me Turgan avait contesté l'authenticité des factures et avancé qu'elles pouvaient être l'œuvre d'un audacieux faussaire.

Mme Melville avait souri tristement, gardant ses pensées pour elle seule.

Peut-être s'était-elle dit que le faussaire, s'il y en avait un, pouvait être son mari.

"Tant va la cruche à l'eau qu'à la fin elle se casse," dit le proverbe.

Les adorateurs de la baronne ne furent pas aussi discrets qu'ils l'avaient promis: on eut connaissance des intrigues amoureuses de la belle Française, et l'on parvint même à découvrir qu'elle avait eu à la *fois* plusieurs amis, dont on ne se gênait pas pour dire les noms.

En même temps on vit plus clair dans l'existence du faux baron. On disait tout bas qu'il trichait au jeu, que ce gentilhomme aux manières aristocratiques n'était pas autre chose qu'un aventurier, et que sa femme, si c'était réellement sa femme, était une éhontée courtisane.

Comme on était loin de l'engouement des premières années!

Aux Etats-Unis, comme partout du reste, on est très susceptible et, dans certains cas, très collet-monté. On ne pardonnait pas au baron et à la baronne d'avoir si bien su tromper tout le monde.

Peu à peu on leur tourna le dos, et ils se virent méprisés même par ceux qui avaient été leurs meilleurs amis.

Au surplus, Armande avait vieilli, et si elle était belle encore, elle n'avait plus cette riche carnation et cette fraîcheur qui l'avaient rendue si séduisante.

Les adorateurs s'en étaient allés en même temps que les années.

Le couple vit la solitude, le vide se faire autour de lui.

Vivre encore à New York n'était plus possible. Il fallait partir. Ils allèrent s'installer à Philadelphie.

[illegible]

[illegible] me immensément riche, il était hanté par la pensée de se retrouver à Paris et peut-être de rentrer au domicile conjugal. N'avait-il pas toutes les audaces, ce misérable?

Il y avait près de dix-sept ans qu'il était aux Etats-Unis, et comme il n'y pouvait plus guère jouer un rôle brillant, malgré le titre ronflant de baron qu'il s'était donné, il commençait à avoir, sérieusement la nostalgie de la France et surtout des boulevards parisiens.

Ils étaient depuis quelque temps déjà à Philadelphie et ils n'y faisaient pas leurs "affaires".

De nouveau, leurs ressources s'épuisaient.

Mais si le hasard fait arriver des choses heureuses, trop souvent aussi il se plaît à servir les gredins.

Un jour, dans une rue, Gaston se trouva tout à coup nez à nez avec un ancien négociant retiré des affaires, qu'il avait connu à New York et qui se nommait Mendlen.

Or, ce M. Mendlen avait été fort épris d'Armande, alors qu'elle jouait encore la femme vertueuse. Il avait été repoussé, comme tous les autres soupirants de ce temps-là; mais il n'avait jamais oublié la séduisante baronne et sa sévérité n'avait pu avoir raison de la passion que la ravissante parisienne lui avait inspirée.

Il eut vite renoué connaissance avec le faux baron, demanda avec empressement des nouvelles de Mme la baronne et ne cacha point sa joie en apprenant que le baron et sa femme demeuraient maintenant à Philadelphie, où lui-même s'était installé depuis quelques années.

Le faux baron lui donna son adresse et l'invita à venir voir la baronne.

—Pas plus tard que demain, dit M. Mendlen, j'aurai l'honneur de faire une visite à Mme la baronne.

Il ne manqua pas de se présenter. Armande était seule,—ce qui ne pouvait déplaire au visiteur—et elle reçut son ancien amoureux comme un vieil ami qu'on est heureux de revoir.

Elle ne s'attarda pas à un marivaudage inutile; avec son habileté de rouée, elle joua la fameuse comédie du délaissement et de la douleur, qui lui avait si bien réussi à New York.

M. Mendlen se laissa prendre au manège,—il est vrai qu'il ne demandait que cela;—il s'enflamma, tomba aux genoux de la Phryné et lui déclara, en termes brûlants, qu'il l'aimait toujours, qu'il n'avait jamais cessé de l'aimer.

Et quand Armande lui eut dit que le baron la laissait à peu près entièrement libre.

—Eh bien, répondit-il, nous pourrons nous voir souvent; vous viendrez chez moi.

Il lui expliqua qu'il vivait seul avec deux domestiques, le mari et la femme, dans une petite maison qui lui appartenait. Elle pourrait y arriver sans être remarquée, par conséquent sans risquer de se compromettre, en entrant par la porte du jardin, dont il lui remit la clef.

Rendez-vous fut pris pour le lendemain.

Elle tenait l'Américain dans ses filets.

Celui-ci, dont la violente passion s'était subitement réveillée, savourait d'avance toutes les ivresses de l'amour.

Pendant un mois, la fausse baronne fit de fréquentes visites à l'Américain.

Il se croyait aimé, le fou!

Mais les hommes ne sont-ils pas partout les mêmes, quand ils s'imaginent que ce qu'on leur accorde par calcul est une faveur unique qu'ils doivent à leurs seuls mérites?

Le baron de Bonneterre laissait faire, fermait les yeux et, loin de mettre obstacle aux rendez-vous, il s'absentait souvent de la ville pour donner plus de tranquillité et de confiance au vieil amoureux.

Nous croyons inutile de dire qu'il y avait entente entre Gaston et Armande, et qu'ils voulaient exploiter le plus largement possible la crédulité, l'aveuglement de M. Mendlen et sa folle passion, que la courtisane savait si bien alimenter et exciter.

Sous le prétexte qu'elle devait être très prudente, afin de ne pas éveiller les soupçons de son mari, mais pour des raisons qui entraient dans un complot prémédité, Armande ne restait jamais plus d'une heure ou deux chez M. Mendlen. Une fois seulement elle avait bien voulu déjeuner avec lui.

Mais si peu de temps qu'elle restât avec l'Américain, elle s'était vite mise au courant de ses habitudes, et elle connaissait la maison comme si elle y fut la maîtresse et l'eût toujours habitée.

M. Mendlen lui disait souvent:

—Je voudrais vous avoir ici une nuit, une nuit tout entière.

Armande se récriait. Pouvait-il penser à cela? Est-ce que c'était possible?

Un jour, cependant, elle lui répondit qu'elle chercherait et trouverait le moyen de lui accorder ce qu'il désirait si vivement. Mais il faudrait qu'ils fussent seuls, absolument seuls. Donc il aurait, cette nuit-là, à éloigner ses domestiques.

—Eh bien, nous serons seuls! s'écria M. Mendlen, triomphant, je prendrai mes dispositions en conséquence. Mais quand aurai-je ce bonheur?

—Je vous le dirai à ma prochaine visite.

Le soir, entre Gaston et Armande, il y eut une longue conversation. Plusieurs résolutions furent prises.

De nouveau la bourse du ménage était presque à sec, et comme on venait de décider le retour en France, il fallait, n'importe comment, se procurer une somme assez ronde pour la traversée et vivre au moins pendant quelques mois tranquillement à Paris.

La tâche de remplir la bourse était dévolue à Mme la baronne. Mais elle avait son idée ou plutôt une idée de Gaston, qu'elle s'était appropriée et que l'un et l'autre avaient en tête depuis la première visite faite par Armande à M. Mendlen.

Le rendez-vous de nuit fut indiqué et l'Américain, plus épris que jamais, attendit avec cette impatience agitée de tous les amants passionnés.

A la nuit tombante, la fausse baronne arriva, bien enveloppée dans son manteau et le visage couvert d'un voile épais.

—Et vos domestiques? demanda-t-elle.

—Ils sont chez des amis où ils passeront la nuit, à trois lieues de la ville.

—C'est bien, merci: me voilà tranquille.

Elle se débarrassa lestement de son manteau, de son chapeau, et se jeta au cou de l'Américain en s'écriant:

—Tu es bon, et je t'adore!

A cet instant, M. Mendlen, bien qu'il fût très avare, lui aurait peut-être permis de puiser à volonté dans le coffre-fort où il serrait son or et ses bank-notes, et qu'il avait eu l'imprudence d'ouvrir un jour devant elle, en se servant d'une petite clef qu'il portait toujours sur lui, pendue à son cou au moyen d'un cordonnet de soie.

Mais si l'on ne se permet pas d'offrir de l'argent à une amie que l'on croit riche et dont on s'imagine être aimé pour *soi-même*, on ne se défie pas non plus d'une baronne de Bonneterre.

L'Américain, de son bras arrondi, entoura la taille souple et élégante de la sirène et l'entraîna doucement vers une pièce fermée seulement par une lourde et magnifique tapisserie d'Aubusson.

—Ma charmante, dit-il, en écartant la tapisserie, voici notre chambre.

Elle eut un adorable sourire.

Ils traversèrent la pièce et entrèrent dans le cabinet de M. Mendlen, superbement éclairé. Au milieu, sur un guéridon le souper était servi.

Armande fit à peine attention aux plat et aux bouteilles qui couvraient la table; mais elle jeta un long regard sur le *coffre-fort*.

—Vous voyez ma charmante, reprit M. Mendlen, j'ai tout préparé pour vous recevoir; voici notre souper; du champagne frappé et des liqueurs fines à votre choix pour arroser ces viandes froides, ces écrevisses et ces fruits.

—Allons, ajouta-t-il galement, mettons-nous à table.

Ils attaquèrent d'abord un délicieux pâté truffé.

Jamais la baronne ne s'était montrée aussi causeuse, aussi spirituelle; son charmant abandon transportait M. Mendlen au septième ciel des amoureux. Aussi, pour boire à la santé de son enchanteresse, vidait-il fréquemment sa coupe de champagne.

Les Américains aiment boire, mais se grisent rarement, sans doute parce qu'ils ont l'habitude de boire. Mieux que le champagne et les liqueurs, les doux sourires et les regards enivrants de la fausse baronne, grisaient M. Mendlen.

A un moment, comme il portait sa coupe à ses lèvres:

—Non, lui dit Armande, c'est moi qui vais boire votre champagne et vous boirez le mien.

L'échange de coupes se fit. L'Américain était ivre de bonheur.

Un [illegible]

Pour exécuter cette partie essentielle de son programme, la digne compagne de Gaston de Melville avait profité d'un instant où l'Américain, dans un transport d'amour, s'était mis à couvrir de baisers ardents le cou et les épaules nues de sa "charmante."

Lentement, trop lentement au gré de la coquine, le narcotique produisit son effet.

Après avoir lutté vaillamment, et pendant plus d'une demi-heure, contre le sommeil qui s'emparait de lui, M. Mendlen fut finalement vaincu; sa tête lourde se renversa sur le dossier du fauteuil et ses bras tombèrent inertes à ses côtés.

Il dormait de ce sommeil lourd, profond, qui permet au chirurgien de couper un membre, sans que le patient ait conscience de l'opération qu'il subit.

Armande l'enveloppa d'un regard froid, cruel, puis jeta les yeux sur la pendule, qui marquait dix heures.

—Déjà! fit-elle, je n'ai plus que le temps.

Elle déboutonna le gilet et la chemise de l'Américain, afin de s'emparer plus facilement de la clef du coffre fort. Celui-ci fut bientôt ouvert, et la voleuse emplit ses poches de tout ce qu'elle y trouva.

Souvent M. Mendlen avait chez lui de très fortes sommes, jusqu'à soixante mille dollars. Heureusement pour lui, il avait déposé, quelques jours auparavant, quarante mille dollars à la Banque de Philadelphie.

Néanmoins, la somme volée était encore importante: l'or, les bank-notes et quelques bijoux représentaient plus de cinq mille dollars, soit plus de vingt-cinq mille francs de notre monnaie française.

La voleuse eut le triste courage de refermer le coffre-fort et de replacer la clef sur la poitrine de sa victime.

Cela fait, elle remit son manteau, son chapeau, son voile, s'assura que rien ne pouvait s'échapper de ses poches, souffla toutes les bougies, après avoir allumé un bougeoir, et se dirigea vers la porte par laquelle elle était toujours entrée et sortie.

Elle éteignit le bougeoir, qu'elle laissa sur une marche de l'escalier, sortit de la maison, n'oublia point de fermer la porte et traversa rapidement le jardin.

Une *fois* dans la rue, qui était étroite et sombre, elle toussa d'une certaine manière.

Aussitôt, un homme qui s'était tenu blotti dans une encoignure, vint à sa rencontre.

C'était de Melville.

—Eh bien? interrogea-t-il à voix basse:

—C'est fait, répondit-elle.

—La somme.

—Je ne sais pas. Est-ce que tu crois que j'ai eu le temps de compter? J'ai pris tout ce qu'il y avait dans le coffre-*fort*: de l'or, des bank-notes et même des bijoux.

De Melville eut un petit rire sec.

—Hé, hé, grommela-t-il, il y a des bank-notes de cent, de cinq *cents*, de mille dollars; seulement cinquante de ces dernières seraient presque une *fortune*.

Après un silence employé à plonger un regard investigateur en avant et en arrière, il reprit:

—Bien travaillé, ma chère!

Il avait passé le bras d'Armande sous le sien, et maintenant, ils marchaient d'un pas pressé dans la direction du port.

—A quelle heure part le paquebot? demanda-t-elle.

—On embarque en ce moment et à onze heures et demie il lève ses ancres.

—Nos places sont retenues?

—Parbleu! Deux premières.

—Elles sont payées?

—Tu sais bien qu'il faut payer d'avance.

—Je croyais que tu n'avais pas assez d'argent.

—Je m'en suis procuré.

—Comment?

—J'ai vendu ton dernier bracelet.

—Je m'en doutais, car je l'ai vainement cherché ce soir pour le mettre à mon bras.

—Il fallait partir cette nuit.

—C'est vrai; et mes bagages?

—Je les ai fait porter à bord; oh! je n'ai pas perdu une minute.

—Es-tu toujours le baron de Bonneterre?

—On peut s'appeler baron de Bonneterre quand on quitte la France pour aller en Amérique; mais quand on quitte l'Amérique, où l'on est resté près de dix-sept ans, pour revenir en France.....

—On reprend son véritable nom.

—Non pas; on est devenu Yankee et on se donne un nom américain.

—Ah!.... Et tu vas t'appeler maintenant?

—Jonathan Milssen.

—Alors je suis Mme Milssen!

—Oui, jusqu'au jour où je redeviendrai Gaston de Melville.

VI

LA DÉGRINGOLADE.

Celui qui cessait de s'appeler baron de Bonneterre pouvait facilement se faire passer pour un véritable Yankee.

Il avait les manières, le langage et, avec le costume, toutes les allures des élégants de Broadway.

Avec l'âge, il avait pris un peu d'embonpoint. Il s'était tassé, comme on dit. Sa physionomie s'était modifiée du tout au tout; le climat avait bruni son teint; ses traits, en s'accusant, avaient pris une expression plus dure. L'ovale du visage était changé par une coupe de barbe particulière aux Américains du Nord.

Il était très difficile,—nous n'osons pas dire impossible,—de reconnaître dans cet homme épais de forme et lourd d'allures, le Melville d'autrefois, l'élégant boulevardier de Paris.

D'ailleurs, il avait les cheveux gris et de nombreux poils blancs fleurissaient sa barbe, jadis d'un beau noir.

Armande frisait la quarantaine; mais grâce aux artifices à la mode, aux cosmétiques précieux, elle faisait encore illusion, et l'on comprenait la fantaisie qu'avait eu l'américain Mendlen de vouloir ajouter, avec la baronne de Bonneterre, un dernier chapitre à ses aventures d'amour.

Enfin, Gaston et Armande allaient pouvoir habiter à Paris, sans avoir trop à craindre d'être reconnus.

Quand de Melville avait compté la somme enlevée à M. Mendlen, ses sourcils s'étaient froncés et il avait fait une laide grimace. Quelle déception! Il avait espéré qu'Armande trouverait dans le coffre-fort du vieil avare, au moins quarante mille dollars. Aussi n'avait-il pu s'empêcher de murmurer ces mots:

"*Nous sommes volés!*"

Mais il fallait se contenter.

Pendant le voyage, on avait vécu avec économie et même, grâce à ses petits talents, Jonathan Milssen avait ramassé sur la table de jeu quelques centaines de dollars, qui avaient augmenté d'autant le pécule commun.

Certainement, il aurait pu prélever une plus forte dîme sur les passagers, presque tous Américains, jouant gros jeu; mais il était prudent, comprenant qu'il devait réserver sa science pour des occasions où le danger n'existerait pas.

Il avait craint de trouver sur le paquebot, parmi ces joueurs acharnés, quelque *chevalier*,—c'est le mot consacré—ou tout au moins quelques *philosophes*, qu'on appelle également *Saint Vincent de Paul*, parce que celui-ci a la spécialité, dans le monde des *grecs*, de recueillir les pièces égarées ou oubliées sur le tapis vert des tables de baccara.

Gaston et Armande demeurèrent quelques jours au Havre avant de se diriger sur Paris.

Ils purent juger, à la façon dont on les traita à l'hôtel, qu'on les prenait bien réellement pour des étrangers.

Il en fut de même à Paris, où ils descendirent dans un des hôtels qui avoisinent la gare Saint-Lazare.

Tout d'abord, pour de Melville, il s'agissait de reprendre vent dans la grande cité, de s'y orienter en vue de la vie qu'il comptait y mener.

Dès les premiers jours, Armande put s'apercevoir que son ami n'était nullement disposé à lui faire une existence agréable dans la ville de tous les plaisirs.

Comme il était changé, son Gaston! Elle comprenait et souffrait [illegible] plus la jolie et pimpante "première" d'autrefois; elle avait vieilli.

L'homme qui, dans un temps, était empressé à satisfaire ses moindres fantaisies, lui refusait maintenant des dépenses insignifiantes. Mais que faire? Elle n'avait plus le choix des moyens d'existence; elle devait se résigner et accepter la vie telle qu'on la lui faisait.

Néanmoins, elle se plaignait [illegible]

[illegible] les épaules et répondait d'un ton qui coupait court aux récriminations:

—Assez, laisse moi tranquille!

Après avoir hésité entre plusieurs quartiers, le pseudo Jonathan Milssen s'était décidé à louer un petit appartement au No 30 de la rue de Dunkerque.

On lui indiqua la maison Génin, rue Crozatier, bien connue dans Paris pour la vente des mobiliers, et ce fut cette maison qui meubla complètement l'appartement de la rue de Dunkerque.

Il se composait d'une entrée assez vaste, dont le locataire pouvait orner les murs d'armes, de cuivres, de vieilles faïences, selon la mode du jour; d'une belle salle à manger, d'un salon et de deux chambres à coucher, ayant, l'une, la plus jolie, un cabinet de toilette. Gaston se réserva cette chambre et Armande dut se contenter de l'autre, très petite et mal éclairée par une fenêtre ouvrant sur une cour en boyau.

Ce fut dans les premiers mois de son installation que le faussaire fabriqua la troisième facture américaine et se mit en relations avec l'homme d'affaires Carousol.

Déjà il avait cherché à nouer connaissance avec des personnes qui pourraient un jour lui être utiles. En même temps, il s'acclimatait de nouveau dans la ville dont il ne reconnaissait plus certains quartiers où la pioche des démolisseurs avait passé.

Il fréquentait les cafés et autres lieux de réunion, où se donnent d'habitude rendez vous les étrangers de même nationalité.

Il allait au spectacle, toujours seul, cherchant les aventures.

Comme autrefois, il se levait tard et ne rentrait souvent qu'au petit jour, après avoir passé la nuit dans quelque tripot.

Ce n'est pas chose bien difficile pour un riche étranger, ou réputé tel, de se faire présenter dans les maisons où l'on joue. Il se trouve, soit dans les hôtels, soit dans les cafés et autres lieux publics, des individus,—pilotes parisiens,—qui se chargent d'introduire l'étranger de passage dans les sociétés où l'on s'amuse.

Jonathan Milssen ne tarda pas à faire son entrée dans le monde interlope, où l'on ne doutait point qu'il ne fût un véritable yankee.

Les hommes et les femmes de ce joli monde le recherchaient. Dame, il avait de l'or dans ses poches! Certains et certaines le cajolaient, l'amadouaient, croyant trouver en ce fils d'Amérique une victime facile à dépouiller.

Pensant qu'il pourrait vivre longtemps aux dépens de *sa femme*, de Melville faisait danser les billets de banque et les pièces d'or.

Par exemple, tout pour lui. Il laissait sa compagne dans le plus grand dénûment.

Et si elle lui disait:

—Tu ne me donnes pas même pour manger!

Il lui répondait:

—Souviens-toi de New-York et arrange-toi comme tu pourras; je te laisse libre.

Ironie cynique! Armande ne possédait plus un seul bijou et ses merveilleuses toilettes des beaux jours commençaient à passer à l'état de loques.

Les endroits que Jonathan Milssen aimait à fréquenter étaient les salons de quelques vieilles dégommées, où l'on jouait clandestinement et où l'on rencontrait, en même temps, une société de jeunes femmes que les matrones lançaient.

Dans une de ces maisons à deux fins, Jonathan Milssen fit un jour, à la table de baccara, la connaissance d'un personnage dont nous avons déjà parlé. C'était M. Hector de Chamblay, ce hobereau provincial, qui économisait dans sa propriété de Bourgogne l'argent qu'il venait dépenser l'hiver à Paris.

Hector de Chamblay était très lancé dans le monde interlope où l'on faisait sonner très haut son titre de baron.

Instinctivement, Hector se sentit attiré vers Jonathan et celui-ci vers de Chamblay. Et quand ils se furent étudiés l'un l'autre leur sympathie mutuelle n'en devint que plus profonde. Ils étaient faits pour se comprendre et s'entendre.

L'appartement de la rue de Dunkerque fut ouvert à M. de Chamblay et il y eut ses grandes et petites entrées.

Il égayait Armande dans sa vie monotone de recluse.

Celle qui avait été la séduisante baronne de Bonneterre aurait bien voulu s'insinuer plus avant dans l'intimité du fringant Hector, mais du Chamblay avait d'autres vues, il se contentait de répondre par des sourires aux coquetteries surannées dont on se mettait en frais pour lui.

Il lui fallait la jeunesse et la fraîcheur à ce viveur blasé avant l'âge; il se réservait pour des entreprises selon son goût et capables de ranimer ses sens fatigués par la satiété des amours faciles.

Il ne quittait presque plus son nouvel ami Jonathan; il l'accompagnait dans les tripots et s'intéressait dans son jeu, ayant remarqué que la chance le favorisait souvent.

C'est ainsi que, cette année-là, le baron de Chamblay put rester un mois de plus à Paris, grâce à une centaine de louis que lui fit gagner Jonathan Milssen.

Parlant de sa fortune, il confia à Jonathan qu'il avait encore une tante à héritage, très vieille, très dévote, avec laquelle il était tenu à beaucoup de ménagements afin de ne pas se voir déshériter.

—Parfait! fit de Melville.

Il s'agissait, affirmait de Chamblay, d'un million et demi, au bas mot, tant en propriétés foncières qu'en rentes sur l'Etat.

Cependant, la déveine s'en mêlant, la caisse du faussaire et du joueur s'épuisait de nouveau. Il tenta quelques opérations de bourse, de compte à demi avec un remisier, et perdit.

Le baccara ou le lansquenet ne donnait plus. Il y avait eu des descentes de police dans les tripots où le faux Américain faisait le mieux ses affaires, et ces maisons mal famées avaient été fermées.

Mais de Melville savait un autre moyen de remettre son esquif à flot.

Une quatrième facture fausse fut fabriquée dans les mêmes conditions que les premières.

Tranquillement il attendit le petit mot de Carousol lui disant:

"Venez toucher!"

Aussi, quelle déception quand l'homme d'affaires vint lui annoncer que le notaire avait remis à plus tard le paiement de la somme réclamée.

Mais où Jonathan Milssen laissa voir sa mauvaise humeur, ce fut quand Carousol lui apprit que Me Turgan avait gardé la facture et les autres pièces.

—Mais vous pouvez vous rassurer, s'empressa d'ajouter l'homme d'affaires; nous pouvons avoir toute confiance en Me Turgan.

Le faux américain n'était pas content, oh! pas content du tout; il sentait venir un orage. Mais que dire? Il fallait attendre ou se décider tout de suite à casser les vitres. Un éclat! Très bien; il était homme à ne reculer devant rien; mais il avait des craintes et pour cause.

—Attendons, se dit-il, nous verrons plus tard.

Nous savons jusqu'à quel point le notaire usa de patience.

Forcément, il dut se restreindre dans ses dépenses. Cela lui fut difficile et pénible, n'ayant jamais su compter.

A présent, Armande n'avait pas tous les jours une croûte de pain à se mettre sous les dents. Poussée par la faim et le besoin de tout, elle voulut faire quelque chose.

Elle était allée un soir avec de Melville, en compagnie d'Hector de Chamblay, dans une brasserie de femmes du faubourg Saint-Martin; elle s'y présenta, demandant à être employée.

Après l'avoir examinée d'un air connaisseur, le patron lui dit:

—Vous êtes suffisamment *décorative*, vous ferez bien au comptoir à côté de la caissière.

Malheureusement pour la demoiselle *décorative*, la préfecture de police fit fermer l'établissement la semaine suivante.

C'est à cette époque que de Melville apprit le mariage de son fils.

Le misérable était à bout, à bout d'expédients, à bout de tout, au dernier échelon de la dégringolade, lorsque le notaire déclara finalement à Carousol qu'il ne paierait pas et qu'il ne rendrait point la facture fausse, ni les autres pièces également fabriquées par un faussaire.

Me Turgan, nous le savons, ne voulait pas que le misérable pût continuer de vivre ainsi, en exploitant Mme Melville avec une audace inouïe. C'était trop d'infamie.

Quoi qu'il dût arriver, il fallait mettre fin à une situation intolérable.

Quand Armande apprit que le notaire refusait absolument de payer la somme sur laquelle on avait tant compté, elle fut consternée.

Ce que l'avenir lui apparaissait de plus en plus sombre. Maintenant, qu'elle connaissait bien de Melville, sachant qu'elle n'avait rien à espérer de lui, elle se demandait, en frissonnant, ce qu'elle allait devenir. Son amant n'allait-il pas l'abandonner, comme il l'en avait déjà menacée?

Malgré tout et quand même, elle se raccrochait à des illusions.

Avec lui, elle souffrait, elle manquait de tout; mais du moment qu'il rentrait au logis, cet homme qu'elle avait aimé, qu'elle aimait encore assez pour être sa domestique, il lui semblait qu'il lui appartenait toujours et que les beaux jours de New-York pourraient revenir.

Certes, l'ancienne "première"—et ce n'est pas peu dire—était aussi malheureuse, à présent, qu'elle avait été coupable.

Depuis qu'elle était revenue à Paris, elle s'était livrée bien des fois à de tristes et sombres pensées, en se reportant au temps où première de l'atelier de broderies de Mme Melville, elle avait toute la confiance de la patronne et mieux encore que sa confiance, son amitié.

Regrettait-elle d'avoir quitté l'atelier? Avait-elle le regret de son ingratitude? Se repentait-elle d'avoir odieusement trahi sa bienfaitrice, la noble femme qui, pendant des années, l'avait considérée comme sa jeune sœur? Eh bien, non. Et c'est pénible à constater, il n'y avait dans son âme ni regret ni repentir du mal qu'elle avait fait!

La perversité avait détruit tous ses bons sentiments.

Elle n'était plus jalouse de Mme Melville, mais elle l'avait prise en haine. Pourquoi? Pour en bien expliquer toutes les raisons, il faudrait fouiller jusqu'au fond la pourriture d'un cœur méchant et complètement dépravé.

Sur la jalousie d'autrefois s'était greffée la basse envie, et celle-ci avait fait naître le sentiment haineux.

Armande ne pardonnait pas à Mme Melville d'être riche, d'habiter dans une maison à elle, d'avoir des domestiques, des chevaux, des voitures, de porter de superbes toilettes; enfin, elle ne lui pardonnait pas d'être heureuse; car pour Armande, le bonheur consistait à pouvoir se donner toutes les jouissances du luxe.

Et quand elle se reportait à vingt-cinq ans en arrière, c'est-à-dire au point de départ de Mme Melville, c'était pour comparer l'existence de celle-ci à la sienne et trouver ainsi un aliment à sa haine.

De Melville était revenu de chez Carousol, ruminant toutes sortes de projets, mais sans s'arrêter à aucun.

Et quand il eut dit à sa complice: "Le notaire refuse de payer, je suis acculé au fond d'une impasse", elle le regarda fixement, comme hébétée; puis, ce moment de stupeur passé, un rire nerveux aigu éclata entre ses lèvres frémissantes.

De Melville s'était affaissé sur un siège, et, très sombre, le regard farouche, il réfléchissait.

Armande se campa devant lui, les poings sur ses hanches.

—A quoi penses-tu? demanda-t-elle.

—A ce que je vais faire.

—Est-ce donc si long et si difficile à trouver? fit-elle.

—Oui.

Elle haussa les épaules.

—Ah! ça, reprit-elle, est-ce que tu n'es plus Gaston de Melville? Nous n'avons plus d'argent, plus rien, la misère frappe à notre porte.

—Eh bien, après?

—Vas-tu la laisser entrer?

De Melville tressaillit et un double éclair sillonna son regard.

—Il te faut de l'argent, n'est-ce pas? Mais, pour en avoir, tu n'as qu'une chose à faire.

—Quelle chose?

—Vouloir en trouver.

—Où cela?

—Oh! tu le sais aussi bien que moi.

—Peut-être. Mais dis-moi ton idée.

—Ta femme est riche, très riche, elle a des millions, m'as-tu dit?

—Continue.

—Et puis Paul, ton fils, est notaire; j'ai appris cela..... Un notaire, ça gagne beaucoup d'argent.

—C'est vrai.

—Eh bien, je te répéterai ce que je t'ai dit déjà; est-ce que tu vas les laisser tranquilles? Tu n'as plus à hésiter, le moment est venu de frapper un grand coup.

—Au risque de me fourrer dans un guêpier.

—Allons donc, tu sais très bien que s'ils ont des armes contre toi, ils ne peuvent pas s'en servir.

—La petite Gabrielle! mais c'est de l'histoire ancienne; on n'a plus à parler de cela, pas plus que de l'argent enlevé autrefois à la caisse de ta femme; d'ailleurs, la moitié t'appartenait.

Comme on le voit, Armande ignorait que de Melville fût un faussaire. Elle n'avait jamais cherché à connaître les moyens que son ami employait pour se faire donner des sommes importantes par le notaire de Mme Melville.

—Oui, continua-t-elle, la moitié t'appartenait, comme t'appartient aujourd'hui la moitié de tout ce qu'elle possède; car, enfin, tu es toujours le mari de ta femme et vous n'êtes pas séparés, judiciairement, s'entend, ni de corps ni de biens. Donc, ce qu'elle a est à toi aussi bien qu'à elle.

De Melville devenait de plus en plus sombre.

Armande poursuivit:

—Que tu ne veuilles rien demander à ton fils, je le comprends assez; mais tu n'as pas à t'adresser à lui quand ta femme est là; puisque le notaire te ferme sa caisse, c'est à ta femme, maintenant, à t'ouvrir la sienne. Encore une fois, tu n'as plus à hésiter; tu as des droits, fais-les valoir. Il y a des avoués à Paris.

Elle ajouta d'un ton aigre, en appuyant sur les mots:

—Mme Melville, la millionnaire, ne peut pas se refuser à rendre des comptes à son mari.

—C'est bien, assez, assez! prononça de Melville d'une voix sourde, tu m'écorches les oreilles avec ton bavardage de pie borgne.

Il asséna un coup de poing sur la table près de laquelle il était assis, se leva et se mit à marcher dans la pièce d'un pas saccadé, fiévreux.

—Après tout, grommelait Armande entre ses lèvres crispées, pour ce que j'ai à en attendre, qu'il fasse donc ce qu'il voudra.

Mais ce que pensait le faux Jonathan Milssen était exactement ce que venait de dire Armande. Eh bien, oui, il n'avait plus à hésiter, il lui fallait, par un coup d'audace, tenter l'assaut de la fortune de sa femme, non plus en se cachant sous un faux nom, mais en reprenant le sien.

Si lâche que soit le loup, la faim le fait sortir du bois.

De Melville ressemblait au loup; il en avait la lâcheté et l'audace. Poussé par la nécessité, il allait enfin, comme le fauve, attaquer de front et payer de sa personne.

VII

LES DROITS DU MARI.

Après avoir acquis la certitude que Gaston de Melville était revenu à Paris et qu'il s'y cachait rue de Dunkerque, sous le nom américain de Jonathan Millssen, Me Turgan se dit qu'il devait prévenir Mme Melville, afin de la mettre en garde contre certaines tentatives plus ou moins hardies de son mari.

Me Turgan hésitait, toutefois, à troubler la quiétude d'esprit et l'existence si calme maintenant, croyait-il, de son ancienne cliente.

Mais ne devait-il pas aussi faire connaître la situation à Paul Melville?

Il se décida à prévenir d'abord Mme Melville. Quant au jeune notaire, il l'instruirait plus tard, lorsque telle ou telle circonstance l'y *obligerait*. D'ailleurs, il ne croyait pas avoir le droit de parler au jeune homme de son père, sans y être autorisé par Mme Melville.

Or, le lendemain du jour où il avait eu la visite du sieur Carousol, il se rendit rue de la Boëtie.

—Ah! vous voilà donc, lui dit Mme Melville, en lui tendant amicalement la main; mon Dieu, comme vous devenez rare; maintenant que vous n'êtes plus notaire, vous n'avez plus l'excuse d'un travail accablant, qui vous prend tous vos instants.

—Mais j'ai toujours du travail, madame, beaucoup de travail.

—Comment cela, voyons?

—N'ai-je pas à apurer mes comptes? Ne faut-il pas que mon successeur puisse voir clair dans toutes les affaires de l'étude? Dans deux ou trois jours, chère madame, je vous présenterai le compte de gestion des fonds que vous m'avez confiés et, après examen, je vous prierai de vouloir bien les approuver.

—Oh! je sais d'avance qu'ils seront d'une exactitude rigoureuse. Est-ce que vous ne pouvez pas remettre cela purement et simplement entre les mains de mon fils?

—Ce sera à vous-même de le faire, chère madame, quand vous aurez examiné et approuvé les comptes.

—Soit. Donc, aujourd'hui, c'est une bonne visite d'ami que vous me faites?

—Oui, chère madame, une visite d'ami.

—Et vous avez, je le vois, je le devine, quelque chose de grave à me communiquer?

—C'est vrai.

—Eh bien, mon ami, de quoi s'agit-il?

—Je voudrais encore garder le silence, madame, mais cela n'est plus possible; mon devoir est de parler et de ne vous rien cacher. Hier, madame, j'ai refusé de payer cette facture de cinquante mille francs.

—Pourquoi? fit Mme Melville, devenue très pâle.

—Parce qu'elle est l'œuvre d'un faussaire, de même que les précédentes.

—En êtes-vous bien sûr, monsieur Turgan? prononça Mme Melville d'une voix tremblante.

—Absolument sûr, madame, et j'en ai les preuves.

Mme Melville laissa échapper un long soupir.

—Et, vous connaissez le faussaire? dit-elle.

—Oui, je le connais.

—Allez, mon ami, reprit la pauvre femme d'un ton douloureux, vous pouvez le nommer.

—Mais....

—C'est mon mari.

—Hélas! oui, madame.

—Je m'en doutais. Peut-être auriez-vous bien fait de lui donner encore cette somme.

—Non, madame, non; il aurait recommencé et ne se serait pas arrêté; il fallait absolument mettre un terme à cela.

Mme Melville hocha tristement la tête.

—Est ce tout ce que vous aviez à me dire? demanda-t-elle.

—Il y a autre chose, madame.

—Dites, monsieur Turgan.

—Votre mari est à Paris.

Mme Melville ne parut ni beaucoup surprise ni très effrayée.

—Depuis longtemps? interrogea-t-elle.

—Depuis bientôt deux ans.

—Ah!.... sous un faux nom, sans doute?

—Il se fait appeler Jonathan Milssen. On le croit américain.

—Le malheureux, le malheureux! soupira Mme Melville.

—Il demeure rue de Dunkerque.

—Il vit seul?

—Non, avec une femme.

—Elle, sans doute, elle, la misérable fille!

Mme Melville laissa tomber sa tête sur sa poitrine et resta, pendant quelques instants, plongée dans de sombres pensées. Se redressant brusquement:

—Monsieur Turgan, dit-elle, vous n'avez parlé de rien à mon fils, n'est-ce pas?

—De rien, madame.

—C'est bien; hélas! il n'apprendra que trop tôt....

Puis, avec un accent de douleur profonde, elle s'écria:

—C'est horrible, horrible! Ainsi, il est écrit que je ne serai jamais heureuse! Après tant de dures épreuves subies, n'avais-je donc pas acquis le droit de vivre tranquille. Mon Dieu, quelle existence est la mienne! Quelle affreuse destinée! Mais qu'ai-je donc fait, mon ami, dites, qu'ai-je donc fait pour l'avoir méritée?

—Hélas! madame, vous n'avez fait que du bien pendant toute votre vie; mais trop souvent les bons sont des victimes.

—J'ai eu un tort, monsieur Turgan, celui de devenir riche; si j'étais sans fortune, ma vie serait tranquille. Ah! la plus pauvre de mes ouvrières d'autrefois est plus heureuse que moi!

Toujours, toujours une implacable fatalité me poursuit....

—C'est un nouvel orage, qui passera comme les autres. Cependant, madame, je dois vous le dire, j'ai une crainte.

—Laquelle.

—M. de Melville, si je suis bien renseigné, a épuisé toutes ses ressources; en ce moment, il manque de tout, il est à bout. Il ne me paraît pas impossible que, dans la situation où il se trouve, il ne tente un coup d'audace.

—Que pensez-vous donc, monsieur Turgan?

—Que vous devez vous attendre à une visite de M. de Melville.

—Il oserait venir ici!

—L'homme qui a abandonné sa femme et son enfant, le faussaire Jonathan Milssen, a toutes les audaces et est capable de tout.

—Oh! le revoir, ce misérable, le revoir! murmura Mme Melville d'une voix oppressée.

—Prévenue, vous ne serez pas surprise, et, quelle que soit l'attitude de votre mari, vous ne vous laisserez pas intimider.

—Ah! je frissonne de terreur! Vous voyez, cher monsieur Turgan, avec quelle fureur la fatalité me poursuit. A peine mon fils et moi sommes-nous sortis d'un danger que nous retombons dans un autre.

Oh! le malheur, le malheur! S'il s'éloigne un instant d'une famille, c'est pour y revenir bientôt, plus menaçant que jamais!

—Madame, il faut le conjurer.

—Comment, dites, comment, quand il s'acharne ainsi après moi?

—Souvent, madame, on se sauve d'un danger en le bravant; de même, en ne redoutant pas trop un malheur, on s'abrite contre lui. Presque toujours ce sont les faibles qui sont des victimes: vous qui vous êtes armée de bonne heure pour soutenir toutes les luttes de la vie.

Est-ce aujourd'hui que vout faiblir toutes les forces qui sont en vous? Non, vous garderez votre courage, votre énergie, toute la puissance de votre volonté! Regardez dans le passé, voyez tout ce que vous avez fait, et dites-vous: "J'ai surmonté les plus grandes difficultés, je n'ai jamais été vaincue; plus d'une fois j'ai chassé le malheur prêt à m'écraser; eh bien! je le chasserai encore!

Votre grande force, madame, est tout entière dans votre conscience, qui n'a rien à se reprocher, et dans votre estime de vous même. Courage donc!

Un coup de tonnerre, si formidable qu'il soit, ne fait pas trembler une femme comme vous!

M. de Melville peut avoir l'audace de se présenter chez vous? Eh bien, vous le recevrez, vous êtes de taille à lui répondre. Vaillante comme vous l'avez toujours été, vous lui ferez face!

La situation est pénible, affreuse même si vous voulez, j'en conviens; mais si elle renferme un danger, il est pour le misérable, non pour vous; enfin, si un malheur devait sortir de cette situation, ce n'est pas vous qu'il frapperait, c'est lui!

—Mon ami, un scandale peut éclater.

—Un scandale! Eh bien, après? Vous êtes connue, bien connue, Dieu merci! Vous êtes au-dessus de tout. Vous calomnier est impossible et vous défiez toutes les médisances; rien, madame, rien ne saurait vous atteindre.

Et, d'ailleurs, de ce côté vous pouvez être tranquille; M. de Melville a plus que vous à redouter un scandale; il se gardera bien, croyez-le, d'appeler l'attention sur lui d'une façon quelconque. Il a toujours peur, celui dont la conscience n'est pas tranquille.

Sur ces mots, M. Turgan se leva et prit son chapeau.

—Vous me quittez déjà! fit Mme Melville.

—Oui, je suis attendu chez moi.

—Quand vous reverrai-je?

—Voyons, c'est aujourd'hui mercredi, pouvez vous me recevoir samedi prochain?

—Certainement.

—A quelle heure devrai-je venir?

Mme Melville jeta un regard sur la pendule.

—Mais à la même heure qu'aujourd'hui, répondit-elle.

—Alors, entre deux et trois heures?

—Oui.

—Eh bien, chère madame, à samedi.

Ils se serrèrent la main, et M. Turgan se retira.

***

Nous sommes au samedi.

Clotilde venait de quitter sa belle-mère pour se rendre chez sa tante où elle et Paul devaient dîner le soir.

Deux heures venaient de sonner.

Mme Melville était dans son petit salon, occupée à examiner et à vérifier un ouvrage de tapisserie qu'elle faisait exécuter par sa femme de chambre, une jeune fille de dix-huit ans, à la mine éveillée, aux yeux malicieux et ayant toutes les allures d'une véritable soubrette de comédie.

On sonna à la porte d'entrée de l'appartement.

—J'attends M. Turgan; c'est lui, sans doute; Justine, allez lui dire qu'il peut entrer.

La femme de chambre sortit du salon, dont elle laissa la porte entr'ouverte.

Un domestique avait déjà ouvert au visiteur, qui, après avoir dit: "Je viens voir Mme Melville," pénétra sans plus de façon dans l'antichambre où il se trouva en face de Justine.

—Que désire monsieur? fit celle-ci regardant curieusement le visiteur.

—Mme de Melville est-elle chez elle? demanda le monsieur.

Et sans attendre la réponse de la jeune fille:

—Oui, elle y est, ajouta-t-il; eh bien, petite, annoncez moi à votre maîtresse.

Justine se sentit blessée par le sans gêne et le ton familier du visiteur. Elle se redressa pour bien faire voir qu'elle n'était pas "petite" et répliqua d'un ton sec:

—Ce n'est pas le jour de madame, madame ne reçoit pas.

—Elle me recevra, moi.

Justine, un instant interloquée, retrouva vite son aplomb de soubrette parisienne.

—Je vous le répète, monsieur, dit-elle d'un ton ferme, madame ne reçoit pas; son jour est le jeudi, revenez la semaine prochaine.

Et elle se plaça devant le visiteur avec l'intention évidente de l'empêcher d'avancer.

—Et d'abord, monsieur, reprit-elle qui êtes-vous?

—Ah! c'est mon nom qu'il vous faut? fit l'homme en fronçant les sourcils; eh bien, je suis M. de Melville!

—Hein, vous dites?

—J'ai dit de Melville.

—C'est un fou! pensa la servante.

Et à haute voix, regardant presque effrontément le personnage:

—Nous ne connaissons ici qu'un Melville, c'est M. Paul, le fils de madame.

Le regard de l'homme eut un éclair et, avec un mouvement d'impatience qu'il n'essaya pas de réprimer:

—Allons, répliqua-t-il en élevant la voix, c'est assez de questions et de pourparler; conduisez-moi près de votre maîtresse; je suis M. de Melville, obéissez à votre maître!

La servante, stupéfaite, fit deux pas en arrière. Mais Mme Melville avait entendu et reconnu la voix, cette voix dont elle n'avait oublié ni le timbre ni l'accent.

Depuis trois jours, elle avait beaucoup pensé au misérable; mais, n'entendant pas parler de lui, elle s'était dit:

—Il n'osera pas venir me trouver.

Elle s'était trompée, il était là!

Pâle, effarée, elle se dressa debout; puis, comme *irrésistiblement* attirée, elle marcha vers la porte, l'ouvrit toute grande et s'avança sur le seuil.

De Melville, nous l'avons dit déjà, était devenu méconnaissable, et sa femme put croire un instant qu'elle était en présence d'un inconnu; mais elle le reconnut à son regard, comme une minute avant, au timbre de sa voix.

Ecartant la femme de chambre, de Melville s'avança vers sa femme.

Elle recula devant lui et il pénétra dans le salon dont il referma la porte.

Alors, il s'inclina devant la pauvre femme, toute tremblante; puis, d'un ton dégagé:

—Madame, dit-il, je pense que vous ne m'en voudrez pas de m'être présenté ici sans y être appelé et d'avoir insisté pour vous voir, bien que ce jour ne soit pas celui où vous recevez; du reste, ajouta-t-il d'un ton où perçait l'ironie, je ne suis pas un visiteur ordinaire, une exception peut être faite en ma faveur.

Mme de Melville avait reculé jusqu'à la cheminée et s'appuyait sur la tablette de marbre.

Quoiqu'elle eût été prévenue, l'effet produit par l'apparition de son mari n'en avait pas moins été foudroyant.

Fort troublée tout d'abord, une réaction s'était bientôt opérée chez cette femme fortement trempée, qui avait donné tant de fois la preuve d'une énergie incomparable et dont l'âme était inaccessible aux défaillances.

Peu à peu elle avait repris son sang-froid. Et maintenant, froide, impassible, la tête haute, elle dardait un regard chargé d'indignation sur l'homme qui reparaissait devant elle après dix-huit années, comme pour raviver en elle le souvenir de tant d'infamies.

—Vous êtes surprise, madame, reprit de Melville, et même, je le vois à votre air, un peu effrayée. Je suis pour vous un revenant et peut-être croyez vous voir un fantôme échappé de sa tombe. Allons, rassurez-vous, je suis vivant, bien vivant. Si je suis, en effet, un revenant, il n'y a en moi rien du fantôme.

Du reste, je comprends votre surprise, je suis tellement changé.... Que voulez-vous? c'est l'ouvrage du temps. J'ai subi des ans l'irréparable outrage. Mais vous me reconnaissez, voilà l'essentiel.

Par exemple, laissez moi vous adresser tous mes compliments: il semble que les années n'aient point passé sur vous comme sur moi; c'est à peine si l'on peut s'apercevoir que vous avez un peu vieilli. Pas un cheveu blanc; oui, toujours jeune, toujours belle!

Cela prouve que votre vie n'a pas été tourmentée comme la mienne.

Tout vous a réussi; j'ai échoué dans toutes mes entreprises; chaque fois que j'ai voulu mettre ma barque à flot, elle a chaviré.

Mme Melville eut un mouvement d'impatience qu'elle ne put réprimer.

—Enfin, monsieur, fit-elle, que me voulez-vous?

—Je vais vous le dire, madame.

Mais rester trop longtemps debout me fatigue. Vous permettez, n'est-ce pas?

Il se laissa tomber lourdement dans un fauteuil, s'appuya au dossier et allongea ses jambes.

—Vous voyez, madame, dit-il railleur, je fais comme chez moi!

Mme Melville haussa dédaigneusement les épaules.

—Tout de même, dit-il, on est bien dans ce fauteuil!

—Monsieur, dit froidement Mme Melville, j'attends que vous me fassiez connaître l'objet de votre visite.

—Mon Dieu! madame, répliqua-t-il d'une voix lente, ayant sur les lèvres un sourire singulier, je viens causer avec vous de vos affaires et un peu aussi des miennes.

Mme Melville se redressa, hautaine.

—Monsieur, répondit-elle, vous n'avez rien à voir dans mes affaires.

—Vous croyez?...

—Rien, monsieur, rien! quant aux vôtres, elles ne m'intéressent nullement.

—En ce moment, peut-être; mais je tiens à ce que vous vous y intéressiez.

Mme Melville eut un nouveau geste d'impatience.

—Mais dites moi donc tout de suite où vous voulez en venir! s'écria-t-elle.

—Oh! vous êtes trop intelligente pour ne pas l'avoir déjà compris.

—Eh bien, non, monsieur, je n'ai pas compris, je ne comprends pas!

—En ce cas, répliqua-t-il en regardant sournoisement sa femme, je vais parler en mettant les points sur les i.

Un frémissement des lèvres de Mme Melville exprima le dégoût que lui inspirait le misérable.

Celui-ci se redressa dans le fauteuil, mit sa jambe droite sur sa jambe gauche et, après un silence:

—Madame, reprit-il avec un calme affecté, vous êtes riche, plusieurs fois millionnaire, dit-on, et moi.... moi, je suis pauvre!.... Dans cette maison, qui est la vôtre, vous habitez ce magnifique appartement; moi, je loge au cinquième étage, dans une espèce de taudis; vous sortez en voiture et moi je vais à pied; vous vivez dans le luxe et je suis, moi, dans la misère! Enfin, madame, vous avez tout, tout, et moi je n'ai rien!

—Est-ce ma faute? s'écria Mme Melville. En vérité, vous êtes singulièrement audacieux! Que venez vous me reprocher?

—Mais je ne vous reproche rien, madame; je constate deux choses qui existent et j'établis entre elles une comparaison, voilà tout. Vous êtes riche....

—Oui, monsieur, oui, je suis riche, l'interrompit-elle avec violence; mais si cela n'avait dépendu que de vous, je serais depuis longtemps morte de misère, de faim, peut-être. Je l'aurais connue cette misère dans laquelle vous prétendez être, dans laquelle vous semblez vouloir vous draper!

Oui, oui, j'ai une fortune; eh bien, après! Est-ce que vous m'avez aidée à la gagner? Non, n'est-ce pas! Ah! elle est à moi, bien à moi, à moi seule, cette fortune dont vous paraissez être jaloux. Je la dois tout entière à mon travail, à mon courage et surtout à mon amour pour mon fils!

Maintenant, que venez-vous chercher ici? Qu'avez-vous donc à réclamer?

—La part de votre fortune, qui m'appartient, répondit-il avec assurance.

—Qui vous appartient!

—Oui, madame, qui m'appartient, répéta-t-il, appuyant sur le mot.

Un éclair traversa le regard de Mme Melville, et, faisant un pas en avant:

—Ah! ça, monsieur, s'écria-t-elle, vous êtes donc toujours l'homme de toutes les audaces! vous êtes donc toujours et quand même un misérable, un infâme!

De Melville devint livide; il bondit sur ses jambes et se dressant en face de sa femme:

—Vous aussi, madame, dit-il d'une voix sifflante, vous êtes toujours la même, toujours prompte à cracher des injures.